

Dr. W. J. LEYDS
Frankenlag 337
GRAVENHAGEN

DR. W. J. LEYDS
HOMMAGE DE L'AUTEUR

LEYDS
lag 337
HOMMAGE

LA GUERRE ANGLO-BOER

ET

LA BELGIQUE

PAR

ALBERT DU BOIS

EXTRAIT DE LA REVUE DE BELGIQUE

BRUXELLES

P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

ÉDITEUR

45, RUE DU POINÇON, 45

—
1900

LA GUERRE ANGLO-BOER

ET

LA BELGIQUE

PAR

ALBERT DU BOIS

EXTRAIT DE LA REVUE DE BELGIQUE

BRUXELLES

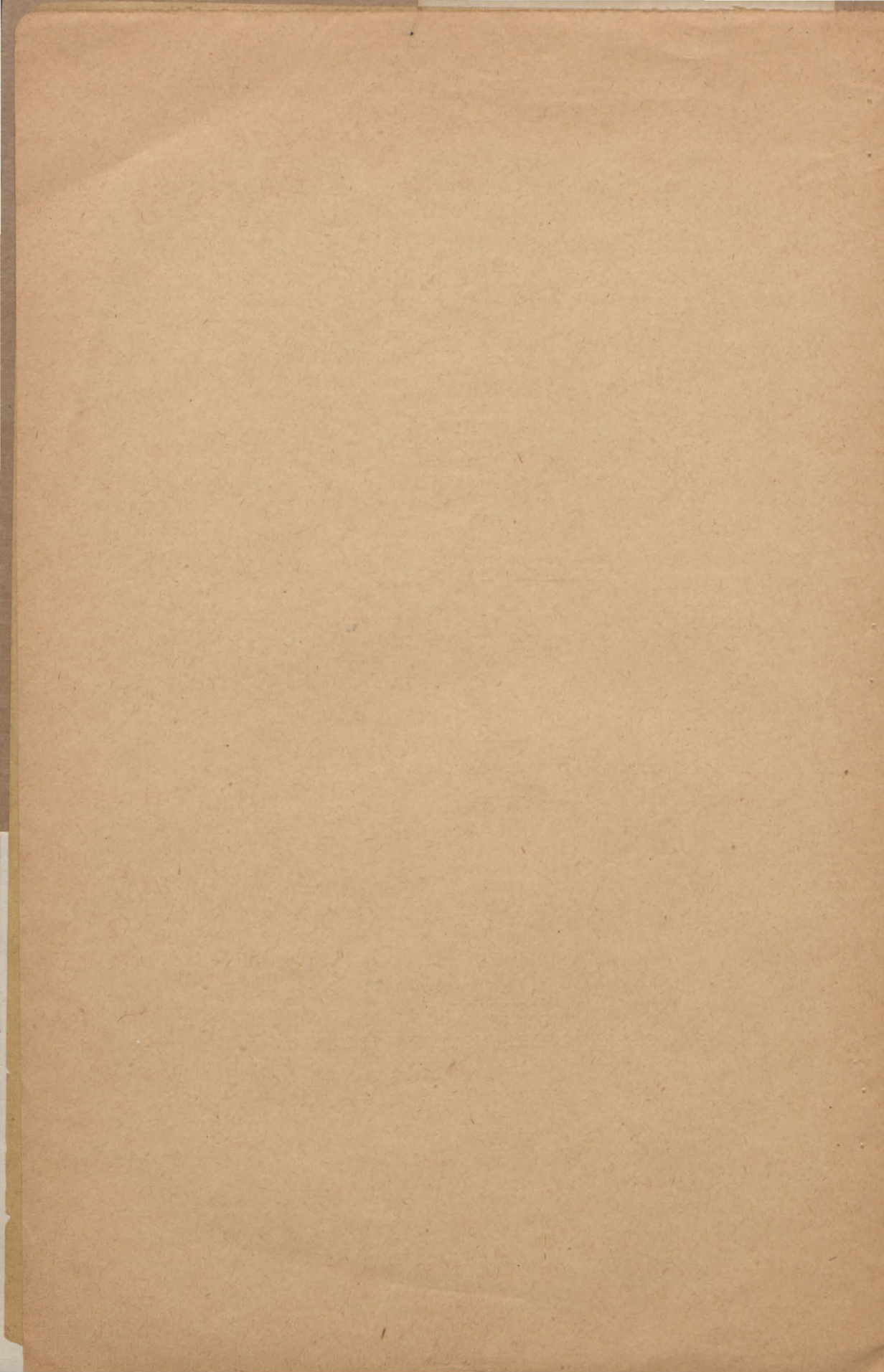
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

ÉDITEUR

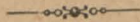
45, RUE DU POINÇON, 45

—
1900

Belgian



LA GUERRE ANGLO-BOER ET LA BELGIQUE



La république du Transvaal consulta, il y a dix-huit ans, des stratégestes de l'armée belge sur les moyens de défense sur lesquels elle pourrait compter dans l'éventualité d'une guerre avec l'Angleterre. Un des officiers supérieurs à qui l'on s'était adressé envoya à Pretoria un avis dont l'extrait suivant mérite d'être cité, au moment où les Boers accomplissent des actes d'héroïsme qui excitent l'admiration de tous :

« Prolonger la lutte, disait-il, traîner la guerre, voilà tout ce que peut le faible contre le fort. C'est le temps gagné pour l'arrivée des secours des puissances étrangères sur lesquelles le faible croit pouvoir compter ; pour assurer, en tout cas, leur intervention si la cause du faible est, en même temps celle de la justice.

« N'oubliez pas que la fortification de vos champs de bataille et leur occupation doit être une judicieuse application des éternels principes de l'art de la guerre. Ces principes sont immuables.

« Seuls les moyens d'action ont changé et changeront encore.

« Vous aurez à appliquer ces principes sur une échelle proportionnée aux puissantes armes de notre époque, aux grandes inventions de notre temps.

« Etudiez avec attention les événements de la guerre franco-allemande de 1870-71, vous y trouverez les secrets des victoires allemandes. Celles-ci ne sont pas tant dues à la supériorité numérique des armées germaniques. Elles résultent surtout de la grande pensée qui animait ces dernières... Du

haut en bas de l'échelle hiérarchique, vous y trouverez une seule et unique volonté...

« Que tous les habitants de votre pays sachent s'inspirer de cette unique idée : nous voulons rester indépendants et libres ! Qu'ils se préparent à faire éventuellement le sacrifice de leurs personnes et de leurs biens ; qu'ils n'oublient pas que, quoi qu'il arrive, ils devront se montrer généreux envers tous et surtout à l'égard de leurs adversaires ; qu'ils sachent comprendre que leur cause sera celle du droit et de la justice et que dans la guerre que vous prévoyez, votre petite nation aura à soutenir la grande cause de l'humanité, et je ne crains pas de vous affirmer que vous serez invincibles... et que la nation boer deviendra, si elle le veut, le centre des États unis de l'Afrique du Sud. »

C'est sans doute l'étude approfondie des événements militaires de la guerre franco-allemande qui a guidé les Boers dans leur tactique. Au surplus si l'on examine attentivement les événements qui se déroulent depuis plusieurs mois, tant en Angleterre que dans l'Afrique du Sud, on est frappé de voir l'analogie de la situation dans laquelle se trouve la Grande-Bretagne avec celle de la France en 1870.

Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse il y eut à Paris et dans la France entière un enthousiasme délirant. Des cortèges parcouraient les rues en criant : « A Berlin ! à Berlin ! » Il semblait que l'on n'eût, pour parvenir à la capitale allemande, qu'à effectuer une promenade militaire.

Malgré leur flegme habituel, les Anglais s'abandonnèrent à une jactance non moins inconsidérée. Dans les salles de théâtre et les lieux publics l'on n'entendait plus retentir que des airs patriotiques et les cris : « A Pretoria ! » Un général anglais n'inscrivit-il pas sur ses bagages à la suite de son nom : « Pretoria, *viâ* Cape Town ! »

Lorsque les Français furent aux prises avec les Allemands l'on put constater qu'ils avaient poussé l'imprévoyance jusqu'à ne point se munir de cartes de leur propre pays. De même les troupes anglaises en Natalie, c'est-à-dire sur territoire

britannique, ne possèdent pas la carte topographique des régions accidentées où les opérations militaires se déroulent.

Ainsi donc, le grand enseignement issu de la lutte de 1870 avait été lettre morte pour l'Angleterre. Les Anglais n'ont pas tenu compte de plusieurs facteurs importants qui devaient leur faire apprécier qu'ils allaient avoir affaire à des adversaires redoutables. Les Boers n'ont jamais oublié le drame de Slachters-Nek qui date cependant des premières années de ce siècle. Ce fait est prouvé par le récit d'un Anglais lui-même. Dans un livre réimprimé à Londres récemment, ont paru cinq conférences faites devant la Société littéraire de Pietermaritzbourg, par feu M. Henry Cloete, qui a rempli au Natal les fonctions de haut commissaire et occupé au Cap des fonctions importantes. L'auteur décrit ainsi l'abominable exécution de cinq Boers qui avaient fui la domination anglaise et qui furent rejoints en route par les soldats anglais. Ces cinq Boers, ayant été condamnés à mort, furent conduits à Slachters-Nek sous le commandement du colonel anglais Cuyler, qui présida à l'exécution : « Les funèbres préparatifs, dit-il, furent faits en présence d'un grand concours d'amis et de parents de ceux qui allaient subir la peine de mort. Ils étaient accourus de tous les points de la frontière pour adresser un dernier adieu à ceux dont les existences allaient être sacrifiées, bien qu'ils eussent nourri un secret espoir de voir épargner leurs vies. Mais ces espérances furent douloureusement déçues quand ils virent l'échafaud dressé pour les cinq coupables. Ceux-ci pleins de résignation et de fermeté et assistés d'un digne ministre, le Rev. M. Herbold, montèrent sur l'échelle fatale d'où à un signal donné ils furent lancés dans l'éternité.

Mais même alors ils furent condamnés à ne pas voir la fin de leurs misères. L'échafaud avait été construit trop hâtivement et était trop peu solide pour résister au poids et aux efforts de l'agonie des cinq hommes vigoureux qu'on venait de précipiter dans le vide. Tout l'agencement céda et les infortunés, se remettant lentement de l'état d'asphyxie dans lequel ils avaient été plongés partiellement se traînèrent

vers l'officier qui avait le pénible devoir de faire exécuter la sentence, en implorant à haute voix leur grâce. Cet appel fut appuyé par leurs amis qui se trouvaient au dehors du cercle et qui, voyant dans cette circonstance la volonté de la Providence, ne purent être retenus qu'à grand peine de se frayer un passage à travers le cordon de troupes.

Mais rien n'y fit, car les condamnés furent ressaisis et les préparatifs furent refaits à la hâte, de manière que le jour ne s'écoula pas sans que la sentence ne fût exécutée. Malgré les protestations indignées de l'assistance, les cinq infortunés furent obligés d'escalader l'échelle, un à un, et les derniers rayons du soleil couchant vinrent mourir tristement sur les cinq victimes expirantes qui se balancèrent dans l'air jusqu'à ce que tout souffle de vie fût éteint en eux.

Les cordes furent alors coupées et les corps furent enfouis sous l'échafaud par les mains de l'exécuteur, au milieu des pleurs et des sanglots de leurs amis auxquels on refusa même l'autorisation d'emporter les cadavres.

Ce terrible épisode, qui rappelle les plus sombres drames du moyen âge, vit toujours dans la mémoire des Boers. Aussi n'est-il pas étonnant qu'aujourd'hui encore on les entende s'écrier : • Nous n'oublierons jamais Slachters-Nek! »

Lorsque l'âme humaine est ulcérée par de tels souvenirs, elle transforme l'homme, au jour du combat, en impitoyable justicier dont elle double les forces.

Lorsqu'on se trouve dans l'éventualité d'affronter de pareils adversaires, il est impardonnable de s'aventurer à la légère et de traiter une expédition d'une telle nature de simple promenade militaire, comme les Anglais l'ont fait. Nouvelle faute.

Les Anglais ignoraient-ils les difficultés qu'ils allaient rencontrer par le fait seul de la topographie du pays? Non, l'hécatombe d'Amajuba qui s'était produite alors que les Boers n'étaient pas armés comme ils le sont aujourd'hui, devait constituer pour eux une leçon de choses.

Un passage, que M. Jules Leclercq consacre dans son livre : *A travers l'Afrique australe*, au mont Amajuba donne une exacte idée des énormes difficultés dont les Anglais devaient tenir compte.

Le mont Amajuba nous est représenté par lui comme dominant de 600 mètres la passe de Langs-Nek et de 300 mètres le mont Prospect d'où les Anglais partirent pendant la nuit.

M. Jules Leclercq fit l'ascension du mont du côté du Transvaal. « La montagne présente de ce côté, décrit-il, une suite de terrasses et pour s'élever de l'une à l'autre, il faut gravir des pentes très rapides, herbeuses, glissantes et couvertes de broussailles. Arrivés à la première terrasse, nous confions nos montures à la garde d'un Cafre et nous poursuivons à pied la pénible ascension que les Boers purent faire à cheval jusqu'à la seconde et même jusqu'à la troisième terrasse. Il nous a fallu une heure entière pour atteindre le sommet de la montagne qui présente l'aspect d'un plateau légèrement concave dont la plus grande longueur est d'environ 350 mètres. Après avoir traversé toute la largeur du plateau, nous dominons le côté opposé de la montagne celui qui fait face au Natal et par où montèrent les Anglais après la longue marche qu'ils avaient fournie depuis leur camp du mont Prospect. Si l'on a peine à comprendre comment les Boers purent gravir la montagne à cheval en plein jour, on se demande avec stupéfaction comment les Anglais, chargés comme ils l'étaient, purent escaler à pied pendant la nuit ces rochers à pic. On s'explique, ajoute l'auteur, à la vue des lieux, que du haut du mont Amajuba les Anglais ne pouvaient distinguer l'emplacement du camp ennemi. Par contre, dès que le jour parut, les Boers aperçurent les habits rouges qui se mouvaient au sommet de la montagne et, supposant à tort que les Anglais avaient de l'artillerie, ils se hâtèrent de mettre leurs chariots hors de la portée du feu et les dirigèrent vers leur camp. Ce n'est que lorsqu'ils virent que les Anglais restaient inactifs qu'ils se décidèrent à envoyer des éclaireurs sur la montagne afin de s'assurer de l'état des choses. Les éclaireurs furent bientôt suivis par une nombreuse troupe d'assaillants que les Anglais n'étaient nullement préparés à recevoir.

« Ce fut une des plus complètes déroutes que l'histoire militaire ait jamais enregistrées. Le malheureux général Colley tomba

l'un des premiers sous le tir infailible des Boers et ce fut alors un sauf qui peut : les soldats se mirent à dégringoler en désordre sur les flancs à pic qu'ils avaient pu escalader en bon ordre se culbutant les uns les autres, se brisant bras et jambes dans la précipitation de la fuite, et les Boers, qui rampaient sur le revers oriental, tiraient sur les fugitifs qu'ils prenaient en flanc. Sur 400 hommes ils leur tuèrent un général, six officiers et quatre-vingt-dix soldats ; presque tous les survivants furent blessés et faits prisonniers ; du côté des Boers les pertes se réduisirent à un seul mort et cinq blessés ; aussi leur général, le brave général Joubert, ne put-il s'empêcher d'attribuer son succès à la Providence : « Les troupes, écrivait-il dans son rapport, ont été héroïques, mais c'est Dieu qui nous a donné la victoire. » Les Anglais, pour se laver de cet échec humiliant, prétendent que le général Colley devait avoir perdu la tête et que ses soldats avaient abandonné toute confiance en leur chef qui, peu de jours avant, avait éprouvé deux autres défaites sanglantes à Langs-Nek et à Ingogo-River. »

Les Anglais connaissaient donc les difficultés de ces montagnes, véritables citadelles naturelles, ils ont fait l'expérience de la précision du tir des Boers ; de tout cela ils ne tiennent pas compte, c'est ainsi qu'on les a même vus au cours de la guerre actuelle compromettre leur artillerie au point de la mener à portée de fusil des Boers.

Quant aux Boers, ils n'ont point manqué de constater lors de cet engagement tout le parti qu'ils pourraient tirer de l'artillerie si l'on devait subir plus tard de nouvelles épreuves et ils prouvent qu'ils ont mis l'expérience à profit.

Le gouvernement anglais ignorait-il les armements des Boers ? Non, de même que la France, en 1870, avait été prévenue de l'importance de l'armement formidable de l'Allemagne, de même l'Angleterre connaissait le danger qui la menaçait. Le *Manchester Guardian* élucide ce point. Sir A. Milner, haut commissaire d'Angleterre, représentant direct au Cap de la reine et de M. Chamberlain, avait fait mander en juin dernier le général Butler pour l'inviter à renforcer immédiatement les garnisons anglaises sur la frontière du Transvaal.

Le général William Butler refusa de prendre la responsabilité de cette grave mesure exigeant un ordre par écrit.

« Du reste, en cas de guerre, le simple renforcement des petites garnisons anglaises de la frontière serait ridicule, » ajoutait le général. Si la guerre éclate il faudra en retirer promptement les garnisons ou se résigner à les voir envelopper dans les cercles des Boers, lesquels franchiront les frontières du Natal et du Bechuanaland.

Malgré le scepticisme de sir Milner, le général Butler déclarait qu'une guerre contre les Boers serait extrêmement grave. « Il faudrait, dès le début, faire venir d'Angleterre de 40,000 à 50,000 hommes, si nous n'avons affaire qu'au Transvaal. Or, il est certain que nous aurons affaire à l'État d'Orange qui se joindra aux Boers. »

Sur quoi sir Milner irrité s'écria : « On voit quelles sympathies vous avez pour les Hollandais ! »

Le général Butler donna immédiatement sa démission et envoya au War Office la relation de cette conversation.

Mais, est-ce le général William Butler seul qui a averti le gouvernement anglais du danger qu'il allait courir en s'attaquant aux Boers? Non. Avant de devenir ministre des colonies, M. Chamberlain avait, au sujet de l'Afrique australe, des idées absolument opposées à celles qu'il a adoptées depuis qu'il est arrivé au pouvoir. Il y a un peu plus de trois ans que, parlant à la Chambre des communes, il tenait le langage suivant :

« Une guerre dans le sud africain serait une des guerres les plus sérieuses qu'il soit possible de s'imaginer. Ce serait une guerre longue, une guerre terrible et une guerre coûteuse.

« Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, je crois que les générations à venir en perdraient difficilement la mémoire. Faire la guerre au président Kruger pour lui imposer des réformes dans l'administration des affaires intérieures de son État, État où des ministres dignes de ce nom ont répudié tout droit d'intervention, constituerait une action immorale. »

Et c'est le même M. Chamberlain qui a déchaîné la guerre, qui, dès à présent, *quelle que puisse en être l'issue*, coûtera à

l'Angleterre ce prestige auquel elle attachait tant de prix.

Et voyez à quel point l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement ! Les ministres au Parlement anglais prétendaient qu'ils n'avaient pu un instant prévoir, faute de renseignements secrets, l'importance des efforts qu'il faudrait déployer pour avoir raison des Boers, et il est établi, comme on l'a vu plus haut, que le gouvernement était prévenu. Or, en 1870, en France, dès les premiers revers, l'on cria aussi à la surprise ; on n'avait pas été avisé des éventualités redoutables auxquelles on serait exposé. En France aussi le gouvernement ne pouvait invoquer cette excuse.

Tous les rapports de l'attaché militaire français baron Stoffel lui avaient ouvert les yeux. Dans son rapport du 12 août 1869 il disait : « Qu'on veuille bien considérer que la nation prussienne est pleine de fierté, de vigueur, qu'elle a au plus haut point le sentiment de sa propre valeur, qu'historiquement elle considère la France comme son ennemie séculaire. »

Les qualités que l'attaché militaire français reconnaît à la Prusse, l'Angleterre savait qu'elles existaient chez les Boers, et elle ne pouvait pas ignorer non plus que ceux-ci considéraient les Anglais comme leurs plus mortels ennemis.

De même que le Transvaal ne voulait pas la guerre, de même, en 1870, la Prusse n'avait pas d'intentions agressives.

« J'ai déjà dit, continue l'auteur du rapport auquel nous venons de faire allusion, que la Prusse n'a nullement l'intention d'attaquer la France et qu'elle fera au contraire, pour éviter la guerre, tout ce qui est compatible avec son honneur. Je n'ignore pas combien cette opinion diffère de celle que font prévaloir en France des personnes d'un jugement peu sûr, qui ne connaissent nullement la Prusse, qui substituent leurs passions ou leurs désirs propres à ceux de tout un peuple ou qui se forment une conviction d'après les plus futiles récits. Si ces personnes prenaient la peine de visiter la Prusse et d'y étudier les choses sans passion ni parti pris, elles changeraient sûrement d'avis. Que n'a-t-on pas dit et que ne dira-t-on pas encore de l'ambition de la Prusse, de son arrogance, de ses préparatifs militaires

formidables? Elle est ambitieuse, en effet; l'arrogance ne lui manque pas et ses préparatifs militaires sont formidables. Mais pourquoi en conclure, sans preuve aucune, que ces préparatifs ont un caractère agressif? C'est le cas encore une fois de déplorer cette ignorance détestable où croupit l'immense majorité du public français. »

De leur côté, les hommes qui avaient intérêt à provoquer la guerre anglo-boer ont insinué que le Transvaal avait l'ambition de s'emparer de toute l'Afrique du Sud alors que la république sud-africaine ne demandait qu'une chose, c'est qu'on ne s'occupât point de ses affaires. Chacun sait que le président Kruger invoqua toujours l'arbitrage et qu'il alla jusqu'aux dernières limites des concessions compatibles avec l'honneur de son pays.

Ce point d'histoire a été parfaitement élucidé à la Chambre des communes par M. Robert Reid, qui a établi que c'était le gouvernement qui avait déchaîné la guerre.

« La cause réelle de la guerre, disait-il, est un malentendu entre deux nations, fomenté par la méchanceté et la sottise de quelques individus qui se sont appuyés sur la violence et le mensonge pour faire croire que la Transvaal visait à la suprématie en Afrique, ce qui est simplement ridicule, car les livres bleus fourmillent d'ardentes demandes d'arbitrage de la part du Transvaal.

C'est une folie de dire que les Boers voulaient chasser les Anglais du sud de l'Afrique, fable destinée à excuser la politique fatale que le gouvernement anglais a suivie pendant quatre ou cinq ans et qui a alarmé les Boers fanatiques de leur indépendance. Il y avait si peu de conspiration dans l'élément *afrikaander* avant la guerre, que les Hollandais du Cap ont donné, en 1895 et en diverses occasions, des preuves marquées de leur fidélité à la Grande-Bretagne.

Les griefs des Uitlanders ont été grossièrement exagérés. Le Parlement anglais, s'il avait été réuni, n'aurait pas approuvé cette guerre. Quelle idée peut-on se faire de la sagesse d'hommes d'État qui, pendant qu'ils poursuivent les négociations, accumulent les troupes dans le sud de l'Afrique? Sans

cette accumulation des troupes, il n'y aurait pas eu de guerre. « Nous ne viendrons à bout du Transvaal qu'en exterminant la moitié de la population mâle et moyennant des pertes terribles pour nous-mêmes. »

Si l'on a constaté plus haut que la Prusse n'avait pas d'intentions agressives en 1870, s'ensuit-il qu'elle ne devait pas prendre ses précautions? De même, si le Transvaal n'avait point de visées ambitieuses n'avait-il pas mission de prendre toutes ses précautions contre le conflit qu'il pressentait?

Ici encore, l'analogie entre les événements qui ont précédé la guerre franco-allemande et ceux qui se sont passés au Transvaal avant la lutte actuelle sont caractéristiques.

« S'il est vrai, écrivait-on à l'empereur Napoléon, que la Prusse ne nourrit aucune arrière-pensée d'agression, comme cette nation est sérieuse et vigilante, elle veille soigneusement à ne pas se laisser surprendre le jour où un conflit se produirait, tout comme elle est résolue à accepter la lutte avec tous les moyens dont elle dispose. De là ce redoublement d'activité militaire dans toute la Prusse. »

Depuis le traité d'Amajuba, le Transvaal prenait ses précautions, comme c'était son droit et son devoir. Il se fournissait d'artillerie, s'exerçait à la manœuvre des batteries et surtout s'adonnait à l'exercice de ce fusil Mauser, en qui le soldat boer a une confiance absolue.

Eh! bien, c'est aussi cette foi dans son arme qui a si utilement servi le soldat prussien lors de la guerre contre l'Autriche en 1866. L'on avait tout fait depuis quinze ans, en Prusse, pour convaincre le soldat qu'il possédait un fusil sans pareil — c'était le fusil à aiguille — et on a confirmé chez lui cette conviction par les soins les plus minutieux apportés dans l'instruction du tir où chaque fantassin consommait annuellement plus de cent cartouches à balles. Grâce à ces efforts, on a réussi à donner aux soldats une confiance absolue dans leur arme. Ils y ont puisé une fermeté et un sang-froid qui leur a donné la persuasion qu'ils étaient inabordables, armés comme ils l'étaient, d'un fusil qui, après un premier coup tiré, permettait, par un chargement rapide, d'en tirer un second, au besoin, puis un troisième.

Le fusil Mauser à répétition a donné le même sang-froid, la même confiance aux Boers. Ils savent attendre l'ennemi dans le calme le plus parfait, dissimulés par les accidents de terrain des *kopjes* et, au moment où leurs adversaires sont à portée, ils les accueillent par un feu incessant, au point que, dans un des combats, l'on eût cru, raconte un assistant, se trouver devant un mur de flammes.

Vous avez pu lire plus haut que le général Butler avait déclaré à sir A. Milner, qu'en cas de guerre il faudrait retirer promptement les garnisons des frontières du Natal ou se résigner à les voir envelopper par les cercles boers. Les prévisions se sont réalisées de point en point.

Il en a été de même en 1870 : l'attaché militaire français écrivait à l'empereur, que l'organisation militaire prussienne permettait de concentrer sur les frontières françaises, en vingt ou vingt-cinq jours, plusieurs armées de 100,000 hommes chacune.

Ces prévisions étaient si exactes, que vingt jours environ après le 15 juillet 1870 se livraient le combat de Wissembourg et les batailles de Forbach et de Wörth.

L'Angleterre paie donc aujourd'hui la faute énorme qu'elle a commise en ne tenant aucun compte des leçons de l'histoire. Comme nous le disions tantôt, quelle que soit l'issue de la guerre anglo-boer, il est un fait indéniable, c'est que le prestige de l'Angleterre, ce prestige qui constituait sa force, est absolument compromis. Il l'est à ce point, que les Russes ne cachent même plus leurs velléités d'entamer l'accomplissement du vaste plan tracé dans le testament de Pierre le Grand. Ce testament enjoignait aux Russes « d'approcher le plus possible de Constantinople et des Indes ». Celui qui y règnera, disait l'empereur moscovite, sera le vrai souverain du monde. En conséquence il fallait susciter des guerres continuelles, tantôt à la Turquie, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer ainsi que de la Baltique: double condition indispensable à la réussite du projet; hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, si c'est possible, l'ancien commerce avec le

Levant et avancer jusqu'aux Indes qui sont l'entrepôt du monde.

Or, à l'influence anglaise, ne vient-on pas de voir se substituer l'influence russe? Les troupes du czar ne s'acheminent-elles pas graduellement vers les frontières de l'Afghanistan? N'a-t-on pas constaté une sourde effervescence naissante aux Indes, ainsi qu'en Égypte? L'Angleterre n'abandonne-t-elle pas son droit de contrôle sur le canal interocéanique projeté du Nicaragua? Ne voit-on pas l'Allemagne et la France se préparer à créer des armements maritimes formidables?

L'Angleterre se trouve donc avoir perdu cette sorte d'influence fascinatrice qu'elle exerçait dans le monde et à la veille de devoir reconstituer son armée, tâche bien laborieuse et qui ne s'accomplira pas sans qu'elle ait à surmonter de sérieuses difficultés. Ces diverses considérations doivent inspirer aux Belges des réflexions salutaires et viriles.

En 1870, le premier ministre de la Grande-Bretagne parvint à intimider les puissances européennes en faisant à notre endroit la célèbre déclaration que je rapportais dans un travail publié par cette revue en 1892 ⁽¹⁾ et qu'il importe de rappeler.

« La Belgique, disait-il, avec ses cinq millions d'âmes, avec son passé glorieux, possède un sentiment national aussi profond que celui qui fait battre le cœur des plus fières et des plus puissantes nations. Pour la conduite de ses affaires intérieures, au sein des révolutions et de toutes les crises de notre temps, elle a donné à l'Europe l'exemple d'un gouvernement sage et solide, fondé sur le plus large développement des libertés populaires. Le spectacle d'un tel pays n'oblige-t-il pas tout homme à dire que son absorption serait un crime et qu'une pareille catastrophe serait la mort du droit public dans le monde civilisé et la perpétration du forfait le plus sanglant qui ait caractérisé les époques les plus sombres des annales de l'humanité? »

Ce langage si noble produisit l'effet voulu à cause du prestige dont jouissait alors l'Angleterre. Des paroles analogues

(1) *La Belgique pendant la guerre franco-allemande.*

n'auraient plus, aujourd'hui, le même retentissement. Il est donc plus que temps de compter surtout sur nous-mêmes. Dans la très remarquable préface que le général Brialmont a écrite pour les *Réflexions* d'Émile Banning, l'éminent général rappelle que la presse anglaise elle-même, en 1882, attirait notre attention sur la nécessité où nous nous trouvions de prendre les mesures que notre situation militaire comportait. « Des organes importants de cette presse, dit l'auteur, soutenaient en effet que l'Angleterre, dont l'armée est restée stationnaire, tandis que celles des autres États se sont formidablement accrues depuis 1870, ne pourra plus désormais prendre part à une guerre continentale et que la Belgique devra, par conséquent, organiser sa défense propre, de manière à n'avoir pas besoin de l'appui des troupes anglaises (1). Cet avertissement de la nation qui a le plus d'intérêt à ce que notre neutralité soit respectée et l'opinion accréditée en France que les Allemands, s'ils prenaient l'offensive contre elle feraient passer par la Belgique l'aile droite de leur armée, décidèrent le gouvernement à construire sur la Meuse deux têtes de pont : l'une à Liège, l'autre à Namur ». On s'est borné là. Quant à la transformation de l'armée, elle est restée lettre morte, parce que les chefs du parti clérical s'obstinent à faire état de l'égide de la Grande-Bretagne, qui devait nous mettre à l'abri des conséquences d'un conflit éclatant sur nos frontières.

Aujourd'hui que ce fameux prestige, auquel l'Angleterre devait sa réputation redoutable, s'est effondré, l'heure est venue de pousser en Belgique un cri d'alarme :

Caveant consules!

(1) Ce fait est prouvé à l'évidence par les derniers événements. L'Angleterre a dû mettre en ligne une énorme quantité de troupes pour parvenir à triompher du général Cronje et de 3000 Boers.